

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 30

Artikel: Pour les dames
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210567>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 25 juillet 1914 : Pour les dames. — Cauquès bambioulès (L. P.). — Une chansonnette (A suivre). — Envoi. — Les mystères de Chillon. — Le coin de la ménagère. — Fête nationale du 1^{er} Août, à Berne. — Quarante ans avant.

POUR LES DAMES

La mère.

On discute beaucoup aujourd'hui de « féminisme », un mot nouveau qui désigne, pour les uns, les *droits* de la femme, pour les autres, les *ambitions* de la femme. Il semble — ceci dit en passant — que dans cette discussion, tantôt académique, tantôt passionnée, les *devoirs* de la femme soient un peu négligés. Mais, halte-là ! ce n'est le rôle ni l'intention du *Conteur* d'entrer dans la lice : son intervention ne saurait avoir d'effet ; et puis, pourquoi mécontenter ses lectrices fidèles, au cas que son avis ne soit pas le leur. Il ne veut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

En revanche, il est sûr — ou à peu près — de mettre toutes ses aimables lectrices d'accord, en reproduisant le passage suivant d'un discours que prononça, il y a plus de soixante ans, le célèbre prédicateur protestant Adolphe Monod, de Paris. Ce discours est intitulé : « La vie de la femme » et le passage que nous en extrayons a trait à la femme, mère.

« La maternité est un ministère, et la première condition d'un ministère fidèle est le désintéressement. Ne dites pas : Voici mon fils à moi, né de moi et pour moi ; mais dites : Voici un homme enfanté dans le monde, pour le bien du monde. « Que deviendra ce petit enfant ? » demandent la terre, le ciel, l'enfer, courbés et comme suspendus, dans une attente immense, sur le berceau de cette frêle créature dont la vie vient de se dégager de la vôtre. La réponse, je le dis en réservant l'action divine, qui s'exerce par des moyens humains, la réponse dépend avant tout de l'éducation¹, et l'éducation dépend avant tout de la mère.

« On l'a souvent remarqué : le moment décisif en éducation est le point de départ. C'est dans les premières années que se cache cette direction dominante qui détermine le cours entier de la vie. Or, les premières années appartiennent à la mère. Le paganisme les lui avait ôtées ; mais Jésus-Christ les lui a rendues. Ne lui enlevons pas ces commencements. S'ils sont trop considérables pour des étrangers, ils sont aussi trop délicats et tout ensemble trop laborieux pour un père : l'aptitude, la liberté d'esprit, le temps, la patience nous manquent ; mais tout cela, Dieu l'a donné à la mère. Nul autre ne discerne plus sûrement le naturel de son fils, le fort et le faible de son caractère, la part qu'il convient de faire à son tempérament, la mesure de sévérité et d'indulgence en rapport avec son

humeur, les précautions à prendre pour le faire valoir sans le gêner. Nul autre ne possède mieux l'art d'éveiller sa curiosité, de stimuler son ardeur, d'attacher son attention, de lui tenir les yeux ouverts, et de l'initier par degrés à cette science pratique des choses, qui, plus vivante que celle des livres, a plus de part aussi au développement de la vie. Nul autre, enfin, n'a la main assez douce et en même temps assez forte pour donner à la plante naissante ce pli original, à la fois trop ferme pour qu'elle puisse résister et trop tendre pour qu'elle le veuille, et qui règle toute sa croissance à venir. La plus grande puissance morale qui soit au monde est celle qu'une mère exerce sur son jeune enfant. N'allez pas lui en demander un compte systématique : elle agit par inspiration plus que par calcul, et ne s'est peut-être jamais dit ce que je vous dis là ; Dieu est avec elle dans la tâche, voilà son secret. Elle vous paraîtra deviner peut-être ; mais laissez-la faire, elle s'y entend mieux que vous, et fera plus en devinant que vous avec vos raisonnements et vos combinaisons : fitz-vous en à Dieu et à l'instinct maternel. « Règle générale, à laquelle du moins je n'ai guère vu d'exceptions, dit un auteur contemporain, les hommes supérieurs sont tous les fils de leur mère¹. »

« Voyez cet homme au cœur ferme, à la voix intrépide, dont le courage indomptable sait tour à tour braver la colère du prince et dominer le flot populaire, et dont la volonté arrêtée, également invincible aux obstacles et aux fatigues, semble prendre à tâche de justifier cette maxime superbe : « L'homme peut ce qu'il veut. » Vous faites peut-être honneur de son énergie à la nature ? Apprenez qu'il fit paraître dans son enfance un esprit si peu résolu, un caractère si vacillant, que chacun disait : On n'en fera jamais un homme. C'est une femme qui en a fait un homme, et cette femme est la même qui le mit au monde. Elle seule n'a jamais désespéré de lui. Soutenue par l'amour, conduite par l'instinct, elle a démêlé, au travers de ses faiblesses, des vertus cachées, qu'elle a travaillé tendrement, humblement, lentement, à mettre au jour. Elle l'a formé à la persévérance par des combats sagement gradués, où sa fidèle sympathie a voulu tout partager, excepter l'honneur de la victoire. Elle l'a révélé à lui-même ; elle l'a rendu à la société. Aussi, quand ce fils, sur son lit de mort, repasse dans son cœur le bien qu'il lui a été donné d'accomplir en faveur de son peuple et de sa génération, c'est à sa mère, après Dieu, qu'il en rapporte la gloire ; et le dernier nom qu'on entend sortir de sa bouche, dans son dernier délire, est celui qu'elle essayait, il y a cinquante années, dans ses premiers bégaiements.

« Qu'il me soit permis d'ajouter, sans méconnaître la valeur de nos institutions, que l'éducation maternelle est rendue doublement nécessaire par la tendance de notre instruction

publique. On s'est plaint souvent qu'à côté des ressources précieuses qu'elle met à la disposition de toutes les classes, elle présente, pour dire le moins, de fâcheuses lacunes, soit pour le cœur, dont elle s'inquiète trop peu, soit aussi pour l'esprit, dont elle se montre pourtant si vivement préoccupée. Non seulement elle nourrit l'amour-propre par un emploi immodéré du principe d'émulation, et ne fait rien pour inculquer le saint respect du devoir ; mais ce qu'elle fait avec tant d'habileté, de labeur, de sacrifices, pour la culture de l'intelligence elle-même, est au moins incomplet. Les facultés qui dépendent de la mémoire sont aiguës par un exercice perpétuel, tandis que celles qui se rapportent à la réflexion, plus importantes encore que les premières, demeurent comparativement sans emploi. Par trop remplir tous les instants de l'élève, par trop absorber son ardeur dans une préparation haletante et inquiète, on ôte à son esprit le loisir, le ressort, le mouvement requis pour s'assimiler ce qu'il reçoit, et on l'habitue à se contenter d'une science empruntée où sa personnalité n'entre pour rien. Alors, le développement de la pensée et du caractère ne se fait pas, ou se fait mal ; cette fleur d'originalité, charmante autant que vigoureuse, que la nature n'a refusée à personne, tombe avant d'avoir donné son fruit ; on dirait qu'un impitoyable niveau a été passé sur toutes les intelligences ; et l'homme disparaît dans l'enfant, parce que l'enfant disparaît dans l'écolier. A un mal si grave, je ne connais de remède que dans le contrepois de la vie de famille et de l'éducation domestique, la seule qui sache pénétrer dans le sinuosité de l'esprit individuel et se prêter à ses tendances propres. Or, cette vie de famille, si menacée aujourd'hui par la vie commune, je compte sur la mère pour la sauver ; et cette éducation domestique, je compte sur elle encore pour la prendre en main. Ne vous pressez pas de lui enlever son enfant : qu'elle le retienne longtemps auprès d'elle. Puis, le moment arrivé pour lui d'entrer en contact avec la vie publique, qu'il soit permis à sa mère d'intervenir encore pour maintenir les droits du cœur, de l'esprit, de la personne, c'est-à-dire de l'homme. Seriez-vous jaloux de l'influence trop féminine qu'elle va exercer ? Sachez que cette influence, redoutable si elle était seule, est un complément indispensable de la nôtre. L'homme n'a pas tout ce qu'il faut pour former l'esprit de l'homme, parce que cet esprit a un élément féminin : j'appelle ainsi ce je ne sais quoi de tendre, de pénétrant, d'instinctif, qui saisit, dirai-je ? ou qui devine la vérité, par opposition à cette raison calme qui se rend compte des choses, et à cette volonté forte qui se rend compte d'elle-même. Dans ce sens, on a pu dire avec justesse que « nul homme de génie n'a été exempt d'un développement féminin. » N'hésitez pas, placez l'instruction publique sous la sauvegarde de la famille, mais de la famille présidée par la mère ; c'est le plus sûr moyen d'en assurer les avantages à vos fils, tout en leur en épargnant les périls. »

¹ Celui-là qui est le maître de l'éducation peut changer la face du monde. (LEIBNITZ).

¹ MICHELET, *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille*, III^e Partie, chap. 3. Ce chapitre renferme des considérations fort intéressantes sur l'influence de la mère.